

de la Croix, devant lequel l'âme se retrempe si bien en méditant sur les stations que l'Homme-Dieu a parcourues avant de consommer le grand sacrifice du Calvaire."

M. l'abbé F. C. Gagnon, du Séminaire de Québec, exprime le vœu qui suit :

"L'œuvre que vous continuez avec tant de courage est excellente, et ne saurait manquer d'être couronnée bientôt du plus beau succès."

Le *Messenger*, de Lewiston, États-Unis, mentionne comme suit les changements que nous avons apportés dans la publication de l'*Album* :

"Nous offrons nos félicitations aux propriétaires et rédacteurs de cette intéressante publication, pour les améliorations qu'ils lui ont fait subir."

"L'*Album* paraît illustrée et contient, comme par le passé, de belles et belles littératures. Les parents qui ont quelques soucis de l'avenir de leurs enfants devraient s'abonner à cette publication, afin d'éloigner de leurs foyers des journaux littéraires d'un caractère peu rassurant pour la jeunesse."

La *Voix du Peuple*, de Saint Jean, dit :

"Cette publication a agrandi son format de manière à donner trois colonnes de lecture au lieu de deux qu'elle contenait auparavant. Elle est aussi enrichie de plusieurs jolies illustrations. Et cela sans augmentation du prix de l'abonnement. Nos félicitations et nos remerciements."

Le *Nouvelliste*, de Québec, écrit ce qui suit :

"Le premier numéro de 1881 de l'*Album des Familles* nous arrive revêtu d'une nouvelle toilette. Il y a d'intercalé dans le texte sept excellentes gravures."

M. l'abbé F. Baillargé, vicaire à Laprairie, nous écrit :

"Votre esprit d'entreprise, monsieur, et votre persévérance en dépit des difficultés, sont dignes des plus grands éloges."

M. C. Lachaine, de Ste. Adèle, s'exprime comme suit au sujet de l'*Album des Familles* :

".....A ce propos vous me permettez, sans doute, de vous souhaiter toute la prospérité possible pour votre publication qui est appelée à faire tant de bien à nos familles canadiennes; puisse le ciel vous donner assez d'encouragement, de patience et de charité pour vous permettre de continuer la publication d'un journal aussi précieux pour la foi comme pour les mœurs de vos coréligionnaires et de vos compatriotes. Puissent mes vœux être exaucés!"

ESPRIT DE CONTRADICTION

A PROPOS

DE

L'INSTRUCTION.

Pierre Latulippe et Simon Francœur, son ami, causaient ensemble, tandis que sa femme écoutait sans rien dire, tout en travaillant à garnir de rubans colorés, de plumes et de plumages, un chapeau des plus mignons et des plus à la mode, cette coiffure artistique, dont un pan devait retomber sur l'oreille, et l'autre se relever fier et provocateur, était destiné à Corinne, la jeune fille de la maison, la jeune Corinne qui commençait à faire la grande.

— Pierre, dit Simon, toi tu ne sais pas lire, tu as maintenant des enfants plus fortunés. Tu les as retirés de l'école, c'est bien : ils sont assez vieux pour faire autre chose, et je ne doute pas qu'ils n'aient beaucoup appris. Mais il finiront par oublier bientôt ce qu'avec tant de peine ils ont appris de leur maître, si tu n'y prends garde. Achète-leur des livres moraux et instructifs, et abonne-toi à un bon journal, comme l'*Album des Familles*, par exemple.

— Mon ami, répond Pierre, les livres coûtent cher, et il paraît que quand on les a lu une fois, c'est fini. Pour ce qui est du journal, ma foi..... on peut vivre sans cela... l'argent est rare.

— Ecoute, Pierre, l'argent n'est pas commun, il faut en convenir; mais combien ne dépense-t-on pas pour des riens, des fanfreluches qui ne servent qu'à inspirer de la vanité à nos enfants, Pierre, fais comme moi, économise de ce côté-là, et au moyen d'épargnes procure à ton fils, à ta jeune fille, des livres et un bon journal comme celui que je te désigne.

— Et ensuite.....

— Et ensuite ils liront, deviendront plus sérieux, plus réfléchis. s'instruiront chaque jour, au lieu de rester ignorants.

— Ma foi, tu as raison. Femme, je voudrais m'abonner à un journal; ça ne coûte pas bien cher; qu'en dis-tu?...

La femme, une des commères du lieu, ne tenait pas beaucoup au journal. La petite conversation qui venait d'avoir lieu l'avait rendue presque furieuse. D'un regard elle décontenança son pauvre mari :

— Je vois que tu deviens fou! dit-elle, qu'avons-nous besoin de livres et de journal? On n'y lit que des men-

songes ou des bêtises. A peine pouvons-nous habiller nos enfants d'une manière convenable, et notre petite Catherine va avoir un chapeau encore trop tristement garni. Avant de recevoir l'*Album* il faut que Corinne soit la fille la mieux vêtue de toute la paroisse, entends-tu.

Pierre ne dit plus rien et pencha la tête. Quant à l'ami, il s'en alla et ne revint plus.

Morale.

Très bien, Mme. Latulippe,—ajoutons-nous pour terminer,—l'essentiel pour vous est de garnir de dentelle la tête de votre fille. Vous avez parfaitement raison, puisque vous ne pouvez lui céder ni esprit ni cervelle.

Toi, bon Pierre, qui n'écoute pas ta femme quand tu veux te griser et faire de faux marchés continue à te laisser mener par le bout du nez lorsqu'elle te détournera de quelque bonne action.

Tous deux, en agissant de la sorte vous aurez des enfants dignes de vous.

UN CAMPAGNARD.

BOUQUET D'ESPRIT.

Si je vous punis, mademoiselle, disait une gouvernante acariâtre à sa petite élève, ne croyez pas que ce soit pour mon plaisir.

— Pour le plaisir de qui alors? répondit l'enfant.

Un propos qui ne manque pas de saveur, recueilli dans une petite ville que nous ne voulons pas nommer.

Une ouvrière avait acheté deux oies et les emportait triomphalement chez elle.

Elle croise, en route, une camarade qui, ne pouvant se payer le même luxe, s'écria d'un air moqueur :

— Fait-elle sa fière ! parce qu'elle emporte deux conseillers municipaux !

Absolument textuel.

La baronne de C... vient d'avoir la douleur de perdre son mari; les yeux baignés de larmes, elle écoute à peine les paroles de consolation que lui prodigue M. de P...

— Tout est fini pour moi, s'écrie-t-elle avec désespoir : ma résolution est prise, je renonce à tout jamais aux vanités de ce monde pour m'enfermer dans un couvent.

— Dans un couvent? Y pensez-vous, madame? Riche et belle comme vous l'êtes; à trente ans !

— Vingt-neuf, reprend vivement la baronne.

Devant un kiosque du boulevard, un passant s'arrête, prend un journal d'un sou et, au moment de payer, s'aperçoit qu'il a oublié son porte-monnaie.

— Prenez toujours, dit la marchande, vous me payerez demain en repassant.

Le monsieur, d'un ton plaisant.

— Et si je mourais d'ici demain ?

La marchande :

— Au petit bonheur !... Ce ne serait pas une grande perte, après tout.